

Hypatie d'Alexandrie

Ce fut un contexte historique, politique et religieux assez instable qui accompagna la vie d'Hypatie. En effet elle naquit entre 355 et 370 à Alexandrie sous le règne de l'empereur chrétien Théodose Ier, elle-même issue d'une famille polythéiste. Elle avait environ dix ans lorsque l'empereur Théodose publia en 380 l'édit de *Thessalonique* qui officialisa le culte catholique et interdit le culte païen. Outre les tensions qui animaient les communautés vouant un culte polythéiste et les communautés chrétiennes, d'autres encore opposaient les communautés juives et chrétiennes dans un conflit qui se teintait progressivement d'un esprit de violence et de revanche.

Les femmes avaient alors un rôle restreint qui se limitait à assurer la naissance des nouvelles générations et à prendre soin du foyer. Elles étaient exclues au même titre que les esclaves, les enfants et les étrangers de la vie politique et publique de la cité ; de ce fait il était très rare et même inconvenant qu'une femme reçoive une instruction publique qui lui permette d'aborder les sciences et la philosophie. L'on suppose donc que c'est le père d'Hypatie, Théon d'Alexandrie, lui-même mathématicien et astronome qui l'instruisit aux sciences ; ce qui pour une femme de l'époque n'était ni répandu, ni mieux considéré. Hypatie est donc un exemple exceptionnel de femme ayant reçu une instruction égale, si non meilleure, à celle d'un homme de son époque.

Il y avait de plus sur les femmes un jugement de valeur hérité des Grecs qui consistait à inférioriser l'amour qu'un homme portait à une femme à un amour du corps et de la matière, par rapport à l'amour que pouvaient se vouer deux hommes, qui était perçu d'abord comme un amour des qualités morales et intellectuelles. L'on retrouve cette idée reçue notamment dans le discours de Pausanias issu du *Banquet* de Platon, dans lequel l'amour des femmes correspond à « l'Aphrodite vulgaire », et l'amour des hommes à « l'Aphrodite céleste ».

Aucun des travaux d'Hypatie ne nous est parvenu directement, cependant selon la *Souda*, une encyclopédie grecque de la fin du IV^e siècle, elle aurait écrit des commentaires sur l'*Arithmétique* de Diophante, sur *Les Coniques* d'Appolonius de Perga ainsi que sur *Les Tables* de Ptolémée. Elle aurait également composé un canon astronomique attribué au travail de son père Théon ; ce qui révèle la difficulté des hommes, non seulement de l'époque mais également de ceux ayant fait la découverte du document, d'accepter le nom d'une femme comme référent intellectuel.

Grâce aux lettres retrouvées de l'un de ses anciens disciples Synésius de Cyrène, devenu évêque, l'on sait qu'elle savait fabriquer des appareils scientifiques tels que l'hydroscope et le planisphère. L'instruction que lui donna Théon portait probablement majoritairement sur les sciences, toutefois il n'est pas surprenant de la part d'Hypatie de s'être intéressée à la philosophie, en effet les deux

disciplines étaient très liées et considérées comme complémentaires. Ayant été une brillante philosophe, elle tint une école à Alexandrie. Il est dit dans la préface d'*Hypatie d'Alexandrie* de Maria Dzielska, écrite par Dominique Trédé, que ses disciples étaient issus de Syrie, de Lybie et de Constantinople, formant une véritable communauté intellectuelle. Il ne s'agissait bien sûr que d'hommes, ce qui ne l'empêcha pas d'être un professeur respecté et admiré de ses élèves, dont la compétence était reconnue bien au-delà des murs d'Alexandrie. Selon les lettres de Synésius de Cyrène, l'enseignement qu'elle dispensait était fondé sur le dialogue, ce dernier embrassait la philosophie néoplatonicienne héritée de Plotin, la philosophie d'Aristote ainsi que l'étude comparative des courants ésotériques et religieux qui se côtoyaient à Alexandrie. Elle y enseignait également les sciences mathématiques, astronomie et optique au plus haut niveau des connaissances antiques.

En plus d'être admirée pour sa grande connaissance ainsi que pour ses qualités de professeur, elle l'était également pour ses qualités morales. Ainsi selon l'oeuvre de l'historienne Maria Dzielska "toutes nos sources s'accordent à la présenter comme un modèle de courage éthique, de vertu, de sincérité, de dévouement civique et de prouesse intellectuelle." Son ancien disciple, l'évêque Synésius de Cyrène lui vouait une grande admiration que sa foi catholique n'altéra apparemment nullement, il la décrit d'ailleurs dans l'une de ses lettres comme "la philosophe si chère à Dieu et que nous ne saurions trop vénérer". Hypatie était donc très respectée au sein de la cité et son autorité était telle qu'elle dispensait des conseils à ses dirigeants, en particulier à Oreste, l'un des derniers préfets païens.

En l'an 412 Cyrille fut nommé patriarche d'Alexandrie, il s'attachait avec acharnement à la lutte contre le paganisme et le judaïsme. Il prit des mesures violentes qui dans les années 414-415 le firent entrer en conflit avec Oreste, alors préfet de la cité qui représentait une autorité païenne. Également non content de l'influence d'Hypathie, qui tentait de convaincre les dirigeants de mettre fin aux massacres des non chrétiens, il proféra à son encontre des accusations de sorcellerie qui lui furent fatales. En effet étant une femme de sciences et une philosophe elle ne pouvait pas se fier à une croyance afin d'expliquer et de comprendre la création du monde. Croire au fait qu'un dieu ait créé le monde, et justifier tous les phénomènes naturels par le divin allait à l'encontre de sa recherche de « vérité ». Elle ne voulait pas croire, elle voulait savoir, connaître du mieux qu'elle pouvait l'univers qui l'entourait ; or la croyance s'oppose au questionnement, à la nécessité de preuves, et à la rationalité. En ayant une conception du monde différente que celle qu'imposait le culte chrétien, et en divulguant ses réflexions à travers son enseignement, elle devenait aux yeux de Cyrille une ennemie de la foi.

De plus son statut de femme laissait peser des soupçons sur l'influence qu'elle pouvait avoir sur les dirigeants, les chrétiens l'ont aussitôt assimilée à une « tentatrice » qui envoûtait les hommes à l'aide de charmes. C'est ainsi qu'en 415 elle fut assaillie par la foule chrétienne, puis en tant que sorcière, fut tuée et son corps après avoir été traîné dans les rues d'Alexandrie fut brûlé.

Dans le film *Agora* réalisé par Alejandro Amenabar qui retrace sa vie, le personnage d'Hypatie refuse de se faire baptiser pour calmer la colère du patriarche Cyrille et répond à Synésius qui le lui avait fortement conseillé : " Synésius, ce que tu crois, tu ne veux pas le mettre en doute, c'est au dessus de tes forces, et moi je le dois." Cette réplique qui à mon sens est la clé du film, est également l'essence de la personne de savoir. C'est ce qui permet de lutter contre l'obscurantisme. Même si Hypatie l'a payé de sa

vie, il est fort possible que cette lutte pour le savoir l'ait rendue libre, bien plus libre que ses bourreaux. Cependant l'aurait-on brûlée si elle avait été un homme ? Aurait-on retrouvé intacts quelques uns de ses travaux si elle avait été un homme ?

Il semblerait que son sexe lui ait porté préjudice dans sa vie et même bien après sa mort. Certaines théories expliquent l'absence de travaux retrouvés par l'action de l'Eglise catholique, qui au cours de son long règne sur l'occident les aurait volontairement détruits. A quelle fin ? Probablement celle de préserver une cohésion avec l'interprétation faite de la Bible, qui donnait alors à la femme le rôle d'enfanter et de se charger du foyer. Une interprétation qui de plus désignait la femme comme première pécheresse à travers la figure d'Eve. Toutefois, d'autres théories mettent en lien Hypatie et sainte Catherine d'Alexandrie, une martyre qui aurait vécu entre le III et IV siècle, reconnue par l'Eglise et dont l'histoire aurait été inspirée par la vie de la philosophe. S'agirait-il d'une admiration dissimulée ? Quoiqu'il en soit, le pouvoir d'Hypatie marqua son époque, et fut même craint par l'Eglise qui l'accusa de sorcellerie ; or bien des années plus tard, vers la fin du 20^e siècle le mouvement féministe réhabilita l'appellation « sorcière ».

Les sorcières ont longtemps été chassées par l'Eglise, et cette appellation désignait toute personne déviante de la norme de rigueur ; or dans la religion catholique la femme est la déviante de la norme mâle puisque Jésus était un homme et qu'Eve ayant pêché la première, « les femmes [sont] les principales à souffrir d'addiction au mal » selon le *Malleus Maleficarum* écrit par les prêtres Sprenger et Krämer. Pour être accusée de sorcellerie cependant, une femme devait être suspectée de détenir un pouvoir qui provenait d'un savoir, tel que la capacité de guérir par les herbes que détenaient les sages-femmes. Ce type de pouvoir était particulièrement craint par l'Eglise car il menaçait l'hégémonie du clergé. C'est pendant la fin du 20^e que cette appellation est revendiquée par plusieurs organisations féministes, qui tentent d'en inverser le sens. Ainsi au lieu de désigner une femme qui envoûte par des charmes et qui cherche à attirer l'homme vers le pêché, elle désigne : « les femmes qui luttent en tant que femmes, qui cherchent et disent [...] leur spécificité et leur force de femme » selon Xavière Gauthier, fondatrice de la revue féministe *Sorcières* en 1976. En l'an 2000 est également créé au Québec un « collectif féministe radical » visant à créer « des rapports de force face à la mâle-attitude », tel que cela est dit sur le blog *lessorcières.org*.

L'on peut en conclure je crois que la quête de l'égalité Homme-Femme a été commencée depuis bien longtemps, notamment à travers la vie et l'œuvre d'Hypatie qui, par sa lutte pour la connaissance a démontré que le savoir ne distinguait ni homme ni femme, seulement des êtres de courage. Aujourd'hui il nous revient en tant qu'hommes et femmes de poursuivre cette quête sans craindre de remettre en question ce qui pourrait lui faire obstacle ; sans craindre de progresser.

Amélie Bonleux .TL
MAI 2015